



Est-on quitte envers le passé ?

Borduas, Vadeboncoeur et le dénouement de « notre maître, le passé »

Are we even with past?

Borduas, Vadeboncoeur and the outcome of “our master, the past”

Yvan Lamonde

Number 60, 2006

Traces et itinéraires

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/045772ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/045772ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lamonde, Y. (2006). Est-on quitte envers le passé ? Borduas, Vadeboncoeur et le dénouement de « notre maître, le passé ». *Les Cahiers des dix*, (60), 209–231. <https://doi.org/10.7202/045772ar>

Article abstract

The following analysis shows that which has never been observed in two Quebec intellectuals of the post-war period : the renewal of the essay mode by Pierre Vadeboncoeur of the approach of the painter, Paul-Émile Borduas, author of the *Refus global*. So much so that Pierre Vadeboncoeur provides a remarkable sketch of the intellectual trajectory from 1948 to the Quiet Revolution. This trajectory encompasses a fundamental dimension : the radically new relationship to the past instituted by the *Refus global* followed by Pierre Vadeboncoeur's thematic approach to the quest for a substitute for « Our master, the past » and the search for a master in the present.

Est-on quitte envers le passé?
Borduas, Vadeboncoeur et le dénouement
de « notre maître le passé »

PAR YVAN LAMONDE

À Pierre Vadeboncoeur

« **L**e passé dut être accepté avec la naissance, il ne saurait être sacré. Nous sommes toujours quittes envers lui »¹. Comment Paul-Émile Borduas peut-il écrire cela en 1948 dans le *Refus global* qu'il signe avec quatorze autres créateurs? Au terme de quelle démarche peut-il désacraliser le passé, se dire quitte envers lui comme envers une dette réglée? Je vais m'attacher ici au fait négligé, après une quinzaine de lectures du *Refus global* sur une période à peu près égale d'années, que ce manifeste est traversé de part en part par une réflexion sur le passé, sur le temps et sur l'histoire. J'ai cherché dans ses écrits et dans sa

1. « Refus global », août 1948, dans PAUL-ÉMILE BORDUAS, *Écrits I*, édition critique par André-G. Bourassa, Jean Fiset et Gilles Lapointe, Montréal, PUM, 1987, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », p. 343, [désormais *Écrits I*].

correspondance antérieurs à 1949 les moments de cette réflexion sur le temps qui culmine dans le *Refus global* mais qui déborde la peinture : « Les problèmes plastiques ne se posent plus en tant qu'art, mais en tant que conduite à suivre dans la vie [...] »². Cette affirmation de 1947 rend bien compte du *Refus global* à propos duquel on s'interroge souvent sur son rapport entre l'esthétique et le manifeste social et où la dimension esthétique occupe finalement une place marginale. C'est que la démarche esthétique a transformé l'homme et son rapport au temps vécu et perçu, comme elle aurait transformé quiconque : « Mais je suis convaincu qu'où je peux me reconnaître dans ce qui m'est le plus intime, le plus particulier, des millions d'êtres pourraient aussi se reconnaître s'ils étaient passés exactement par où je suis passé »³.



Paul-Émile Borduas vers 1945.

La transformation exige d'autant plus d'explication que Borduas part de loin, de la peinture religieuse qu'il pratique avec Ozias Leduc et pour laquelle il se forme à Paris entre novembre 1928 et juin 1930 dans un milieu qui n'est pas celui de l'avant-garde. Borduas revient donc au Québec en pleine Crise économique et il met une décennie à se donner une connaissance de l'histoire de la peinture et du surréalisme. À telle enseigne que l'exposition des gouaches automatistes en 1942 et le passage ultérieur à la peinture automatiste constituent deux moments forts de l'aboutissement d'un processus formationnel et transformationnel, tout comme l'année 1946 se présente dans la correspondance comme un marqueur de la détermination intellectuelle irréversible de Borduas⁴.

2. « Parlons un peu peinture », mai 1947, *ibidem*, p. 291.

3. Borduas à Joséphine Hambleton, 22 février 1947, dans PAUL-ÉMILE BORDUAS, *Écrits II, Journal, Correspondance (1923-1953)*, édition critique par André-G. Bourassa et Gilles Lapointe, Montréal, PUM, 1997, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », p. 201, [désormais *Écrits II*].

4. Sur ce cheminement jusqu'en 1949, FRANÇOIS-MARC GAGNON, *Borduas. Biographie critique et analyse de l'œuvre*, Montréal, Fides, 1978 et du même *Chronique du mouvement automatiste québécois, 1941-1954*, Montréal, Lanctôt éditeur, 1998; puis le « Journal » parisien de Borduas, janvier 1929 au 4 janvier 1930, dans *Écrits II*, p. 41-96.

Le rapport à l'histoire de la peinture

Borduas utilise à quelques occasions l'expression « en pleine possession du passé » qui peut se comprendre si elle est reportée à l'histoire de la peinture et au cheminement esthétique du peintre. À compter de 1942, celui-ci met en mots les étapes qui menèrent de l'impressionnisme à l'écriture automatique : « L'impressionnisme donna aussi naissance, mais négativement cette fois, à une réaction violente. Les problèmes de lumière, de sa luminosité détruisaient dans la peinture, la forme de l'objet figuré »⁵. Le passage du figuratif au non-figuratif s'explique par celui de l'impressionnisme au cubisme : « Cézanne révéla la poésie de la forme. Révélation forte de nouvelles expérimentations. La forme cézannienne étant poétique en elle-même, il restait à prouver, si dégagée de toute figuration, elle le serait encore. Le cubisme entreprit cette vérification. Il rompit complètement avec l'apparence des choses : les désorganisa pour les réorganiser selon la seule rigueur plastique. Des possibilités picturales insoupçonnées se découvrent »⁶. Une fois l'objet désorganisé et réorganisé, que restait-il à l'artiste comme objet sinon le sujet lui-même : « Le cycle de l'expression propre, du moyen employé, intermédiaire entre l'artiste et le monde visible, est clos par le cubisme. Un seul reste ouvert : celui du monde invisible, propre à l'artiste, le surréalisme »⁷. L'art découvre alors « un immense champ d'expérimentation, de victoires possibles : celui du subconscient »⁸. Dans cette démarche accélérée et court-circuitée, Borduas emprunte à Breton, qui l'a trouvée chez Léonard de Vinci, la technique de « l'écran paranoïaque » (selon le mot de Salvator Dali) qu'il décrit ainsi : « À un de ses élèves qui lui demandait quel sujet il pourrait peindre : 'Va, disait-il, près d'un vieux mur de pierre. Regarde-le longtemps ; petit à petit tu y verras se dessiner des êtres et des choses. Tu découvriras ainsi un sujet de tableau à toi'. Qu'il suffise de dire : la décalcomanie est un des écrans employés. Une autre voie, enfin, est celle de la peinture automatique qui permettrait l'expression plastique, des images, des souvenirs assimilés par l'artiste et qui donnerait la somme de son être psychique et intellectuel »⁹.

5. « [Ce destin, fatalement, s'accomplira] », vers 1942, *Écrits I*, p. 202 et « Manières de goûter une œuvre d'art », janvier 1943, *ibid.*, p. 234-235.

6. « Manières de goûter une œuvre d'art », *Écrits I*, p. 236.

7. *Ibid.*, p. 237.

8. « [Ce destin, fatalement,...] », *ibid.*, p. 203.

9. « Manières de goûter une œuvre d'art », *ibid.*, p. 238 et pour la vision de l'histoire de l'art de Borduas antérieure à l'impressionnisme, p. 217-234 ; voir aussi « Commentaires sur des mots courants », qui fait partie du *Refus global*, août 1948, *ibid.*, p. 305.

Il faut s'arrêter un moment sur la rapidité avec laquelle Borduas passe de la peinture religieuse aux gouaches et à la peinture automatistes et prendre conscience du fait que l'avancé de la peinture québécoise à la fin des années 1930 résidait dans la modernité des thèmes d'un Adrien Hébert et dans la modernité moins des thèmes que des formes et des couleurs d'un Marc-Aurèle Fortin¹⁰. Il faut pour comprendre le rapport de Borduas à la peinture de son milieu prendre la pleine mesure d'une démarche qui télescope le figuratif des traditions (pensons à Horatio Walker, à Clarence Gagnon ou à Ozias Leduc) et la modernité relative de Hébert et Fortin pour la mener à la non-figuration grâce au procédé de l'écriture automatisée. C'est cette « transition », ce saut qualitatif dans le rapport au passé esthétique de son milieu que Borduas effectue, notant ce que l'impressionnisme suscite comme « réaction violente » et la « rupture » du cubisme par rapport à ce qui l'avait précédé.

De la conscience des obstacles à la rupture

Borduas décrit les obstacles qu'il faut franchir pour se rendre capable d'un tel saut dans l'absolu, dans le présent des esthétiques. Dès 1942, il admire un fusain du peintre Jacques de Tonnancour qui « sût très tôt laisser tomber les formules sottes¹¹ ». Parlant d'art à un auditoire, il confesse : « J'ai vécu moi-même avec ardeur les préjugés qui sont vôtres, vos fausses notions¹² ». Il est conscient des implications du mimétisme et de l'aliénation et du défi d'être soi-même : « Durant des années nous préférions être un tel, ou tel autre, plutôt que d'être ce que nous sommes et nous seuls pouvons être¹³ ». Peindre est pour lui « une nécessité psychologique » qui favorise « la libération d'un tas de refoulements¹⁴ ». Ces refoulements s'expliquent par les craintes appréhendées : « Ceux qui sont tout près de saisir ces nécessités refusent de crier, par crainte d'être seuls, par crainte du vertige, par crainte d'une passion qui demanderait le sacrifice total de leur être et de ceux qu'ils aiment. / Les seuls qui osent se trouvent ainsi si rares qu'ils peuvent à peine se faire entendre. On les couvre de ridicule, ou du lourd manteau du silence, ce qui est encore plus funeste¹⁵ ». Borduas sait le prix à payer pour couper les ponts et ne plus regarder derrière : « Aucune reculade n'est permise. Les ponts

10. Voir à ce sujet ESTHER TRÉPANIÉ, *Peinture et modernité au Québec, 1919-1939*, Québec, Éditions Nota bene, 1998, chapitre 4, « La représentation urbaine ».

11. « Fusain », novembre 1942, *Écrits I*, p. 165.

12. « Au printemps dernier », vers avril 1942, *ibid.*, p. 173.

13. « [La transformation continue] », hiver 1946-novembre 1947, *ibid.*, p. 275.

14. P.-É. BORDUAS à J. Hambleton, vers le 8 décembre 1946, *Écrits II*, p. 185.

15. « [Le retour] », hiver 1947, *Écrits I*, p. 261.

sont coupés, le salut est en avant dans la générosité¹⁶ ». Borduas fait ce saut : il rompt avec ce qui était son passé le plus immédiat, avec ce passé qui lui était encore acceptable. Il rompt en février 1948 avec John Lyman, avec Maurice Gagnon, avec la Contemporary Art Society, puis en partie avec André Breton, en mars. Il précise à Fernand Leduc, l'un de son groupe : « Aucune attache sentimentale avec mon passé ne subsiste en dehors du groupe¹⁷ ». Borduas a alors « coupé les ponts » avec la terre ferme de la peinture religieuse et de la figuration et ses choix esthétiques qui portent des choix idéologiques l'éloignent de ceux qui avaient voulu et pu le suivre jusques là. Il peut alors nommer les peurs qu'il a levées, celles qui guettent dorénavant ceux qui voudront se détacher de leur passé. Il dresse dans le *Refus global* la liste des craintes et des peurs qui font obstacle à ce choix d'un saut radical dans le présent de son art en décrivant les trois « règnes » de la peur :

Le règne de la peur multiforme est terminé.

Dans le fol espoir d'en effacer le souvenir je les énumère :

peur des préjugés – de l'opinion publique – des persécutions – de la réprobation générale

peur d'être seul sans Dieu et la société qui isolent très infailliblement

peur de soi – de son frère – de la pauvreté

peur de l'ordre établi – de la ridicule justice

peur des relations neuves

peur du surnaturel

peur des nécessités

peur des écluses grandes ouvertes sur la foi en l'homme – en la société future

peur de toutes les formes susceptibles de déclencher un amour transformant

peur bleue – peur rouge – peur blanche : maillons de notre chaîne.

Du règne de la peur soustrayante nous passons à celui de l'angoisse.

À ce règne de l'angoisse toute-puissante succède celui de la nausée¹⁸.

Il y a un prix à payer pour effacer le souvenir même, puis le souvenir du « règne de la peur ». Le refus de la peur¹⁹, des peurs doit être assumé et Borduas le sait depuis 1942 : « Je dois accepter l'entière responsabilité, tous les risques²⁰ ». Il sait que « chaque tableau se trouve être une aventure totale » qu'il aimerait

16. P.-É. BORDUAS à Jean-Paul Riopelle, 21 février 1947, *Écrits II*, p. 196.

17. P.-É. BORDUAS à F. Leduc, 16 février 1948, *ibid.*, p. 235 ; sur les ruptures avec ses amis, *ibid.*, p. 231-233, 241-244.

18. « Refus global », août 1948, *Écrits I*, p. 333-334.

19. L'histoire de ce topo et de cette réalité reste à faire, de *La peur* (1945) de Jean-Charles Harvey aux propos de Jacques Brault dans *Parti pris* (mars 1965).

20. « Au printemps dernier », *Écrits I*, p. 169.

« totalement généreuse²¹ ». La radicalité de la démarche, attestée par le choix des qualificatifs « total » et « global », se répercute partout : « le risque total dans le refus global²² », dans la rupture globale et définitive : « Rompre définitivement avec toutes les habitudes de la société, se désolidariser de son esprit utilitaire. Refus d'être sciemment au-dessous de nos possibilités psychiques et physiques. Refus de fermer les yeux sur les vices, les duperies perpétrées sous le couvert du savoir, du service rendu, de la reconnaissance due. Refus d'un cantonnement dans la seule bourgade plastique, place fortifiée mais trop facile d'évitement. Refus de se taire, – faites de nous ce qu'il vous plaira mais vous devez nous entendre – refus de la gloire, des honneurs (le premier consenti) : stigmates de la nuisance, de l'inconscience, de la servilité. Refus de servir, d'être utilisable pour de telles fins. Refus de toute INTENTION, arme néfaste de RAISON. À bas toutes deux, au second rang¹²³ ». Peur, silence intériorisé, risques : le lexique d'une trajectoire intellectuelle et affective de la décennie à venir se met en place.

Les métaphores du changement et la conscience du présent

Borduas a nommé au fil des ans les conditions et modalités de cette marche vers les refus et les ruptures. Il a parlé « d'ouvrir toute grandes les fenêtres, [d']aérer vigoureusement », puis de « désintoxiquer [la] connaissance²⁴ ». La métaphore qui domine est bien celle de l'ouverture : « Ne cherchez pas de clef mystérieuse, elle n'existe pas. La porte qui conduit à la cour intérieure est large ouverte. Ne croyez pas à un art fermé, tous les chemins de la pensée y conduisent depuis les impressionnistes, donc depuis un siècle. S'il vous semble fermé, c'est que vous n'y êtes pas rendus. Si vous n'y êtes pas rendus, c'est probablement que des valeurs sentimentales périmées vous font risette quelque part sur la route. Dans ce cas allez au fond de ces valeurs, tentez d'en épuiser le charme. Alors vous pourrez reprendre le chemin qui conduit au présent. Aucune étape de l'évolution de la pensée ne peut être arbitrairement sautée²⁵ ». Celui qui s'est mis sur la route vers le présent de son art ne néglige pas les dangers du charme des sirènes du passé ; il sait que des « valeurs sentimentales périmées » peuvent encore détourner du refus, de la rupture. Il sait aussi que tout doit être assumé, qu'aucune étape dans cette prise de conscience du refus du passé ne peut être impunément gommée. C'est toujours la métaphore de l'ouverture qui permet de penser l'avenir, la résultante de la

21. P.-É. BORDUAS à J. Hambleton, vers le 8 décembre 1946, *Écrits II*, p. 186.

22. « Refus global », *Écrits I*, p. 347.

23. *Ibid.*, p. 341-342.

24. « Au printemps dernier », *ibid.*, p. 171.

25. « Parlons un peu peinture », *ibid.*, p. 293.

détermination inflexible: « Lentement la brèche s'élargit, se rétrécit, s'élargit encore²⁶ ». En 1948, en pensant à quelques combats déjà menés, Borduas propose une métaphore – la brèche – susceptible de permettre de penser le destin du mur de la tradition. Peur, silence, risques, brèche.

La rupture avec le passé le plus immédiat et avec les amis ès esthétique s'accompagne dans le *Refus global* de signes d'une conscience assez aigüe du présent historique, des deux dernières guerres, des cachots espagnols, des camps de concentration si ce n'est de « l'épouvante de la troisième » guerre²⁷. Dès 1947, le dialogue de Borduas avec les marxistes achoppe, malgré son admiration pour « les splendides révolutions » de 1789, de 1917 et de 1936: « Mais l'erreur des marxistes est qu'en supprimant l'âme, ils oublièrent aussi, dans l'enthousiasme, l'importance passionnelle²⁸ ».

La rupture avec le passé immédiat pousse aussi Borduas à prendre en compte son propre passé historique, l'histoire du Québec. C'est sur ces considérations que s'ouvre le *Refus global*, considérations qu'on peut résumer par sa formule « Au diable le goupillon et la tuque²⁹ ». Borduas a eu au moins deux occasions avant 1948 de se situer par rapport au nationalisme et à la dialectique du national et de l'international. Il écrit à une correspondante en 1946: « [Vous écrivez]: "Les Canadiens français expriment dans la peinture abstraite un nationalisme ardent". J'aimerais mieux lire un humanisme ardent. Nationalisme étant habituellement employé dans le sens politique ». Borduas, comme le feront des rédacteurs de *Cité libre* après 1950, refuse le nationalisme traditionnel et partisan incarné et annexé alors par Maurice Duplessis³⁰. Il a alors découvert par et pour lui-même – ce que Pierre Elliott Trudeau ne saura faire contre un Fernand Dumont qui, après Ernest Gagnon, propose la voie des « médiations culturelles » – que l'international commence quelque part dans le national: « De plus en plus aussi, je me rends compte que mes activités de ces dernières années m'ont profondément marqué. Durant des années je m'étais cru dégagé de tout esprit nationaliste, aujourd'hui je me

26. « Refus global », *ibid.*, p. 330.

27. « Refus global », *ibid.*, p. 339; P.-É. BORDUAS à F. Leduc, 21 janvier 1948, *Écrits II*, p. 228.

28. « Refus global », *Écrits I*, p. 334-335; « [Le retour] », hiver 1947, *ibid.*, p. 263-264; à propos du « Règlement final des comptes » avec « les amis du régime » et avec les « amis de la Révolution », *ibid.*, p. 343-347, 654-656; sur le journal des communistes québécois, *Combat*: GÉRALD DORÉ, « L'idéologie de *Combat*, 1946-1948 », dans FERNAND DUMONT, JEAN HAMELIN ET JEAN-PAUL MONTMINY (DIR.), *Idéologies au Canada français (1940-1976)*, Québec, PUL, 1981, p. 179-212.

29. « Refus global », *Écrits I*, p. 332.

30. P.-É. BORDUAS à J. Hambleton, fin décembre 1946, *Écrits II*, p. 191.

retrouve à penser que si je puis atteindre un certain ordre international ce n'est que dans un enracinement progressif dans le milieu où j'ai œuvré depuis quelques années. Donc m'expatrier en ce moment me semble une impossibilité³¹. L'exil et l'abandon du face à face et du combat ne sont pas pour lui alors une solution.

Il faut noter que le *Refus global* s'ouvre sur une vision de l'histoire du Canada français et sur une vision critique qui met spontanément l'accent sur la dimension coloniale et sociale : « Colonie précipitée dès 1760 dans les murs lisses de la peur, refuge habituel des vaincus ; là, une première fois abandonnée. L'élite reprend la mer ou se vend au plus fort. Elle ne manquera plus de le faire chaque fois qu'une occasion sera belle³². L'idée du « petit peuple », reprise à trois occasions dans les trente premières lignes du *Refus global*, va de pair avec celle qu'il fut « tenu à l'écart de l'évolution universelle de la pensée pleine de risques ». Borduas ne manque pas de rappeler les moments d'émancipation historique réussis – 1776 et 1789 –, les « luttes politiques » devenues toutefois « âprement partisans », « des révoltes » et « quelques exécutions capitales » lors des rébellions de 1837 et de 1838, et le fait que les « premières ruptures s'opèrent entre le clergé et quelques fidèles³³ ».

S'il envoie au diable « la tuque » du nationalisme conservateur et non celle des Patriotes, Borduas fait de même pour « le goupillon », l'instrument symbole de la bénédiction et de la sacralisation. Avant le *Refus global*, Borduas avait fait la critique d'une certaine aliénation religieuse en proposant « de ramener ce terme de liberté sur terre » plutôt que de fonder quelque « espoir sur les valeurs surnaturelles, spirituelles », démarche pré-requise à la découverte de soi, du « monde subjectif³⁴ ». Il a surtout entamé une critique de l'ultramontanisme ambiant des rapports d'alliance entre la religion et la politique : « L'intentionnalisme chrétien révéla involontairement lui aussi le vice suprême de l'intention³⁵ ». Il poursuivra dans le *Refus global* la dénonciation de ce choix politique de la religion de se mettre au service d'idées et d'initiatives temporelles, reconnaissant comment « l'évolution politique [s'était faite] avec l'aide des pouvoirs religieux ». Il fait même l'histoire de la « décadence chrétienne », observant qu'au XIII^e siècle « l'acte de foi fait place à l'acte calculé. L'exploitation commence au sein de la religion ». Chez ce « petit peuple serré de près aux soutanes restées les seules dépositaires de la foi, du savoir, de la vérité et de la richesse nationale », chez ce peuple « vaincu, sans défense contre toutes les congrégations de France et de Navarre », « lieux bénis de

31. P.-É. BORDUAS à Guy Viau, fin avril 1947, *ibid.*, : 204.

32. « Refus global », *Écrits I*, p. 327.

33. *Ibid.*, p. 327-329.

34. « [La transformation continue] », hiver 1946-novembre 1947, *ibid.*, p. 278-279.

35. « Le Surréalisme et nous », 1947, *ibid.*, p. 359.

la peur », ce sont les maisons d'enseignement qui ont eu « les moyens d'organiser en monopole le règne de la mémoire exploiteuse, de la raison immobile³⁶ ». Après la dénonciation de cela au profit de « la foi en l'homme », on comprend « la peur d'être seul sans Dieu ».

Les moyens d'être de son temps³⁷

L'art aura été pour Borduas l'occasion et une obligation de vivre à la hauteur du présent. Il fut de ces êtres capables de renouvellement : « Depuis le berceau de la race humaine à nos jours, une suite ininterrompue d'êtres, que l'on nomme les artistes, ont su conserver ou retrouver, en dépit de tous les obstacles, le secret d'une perpétuelle jeunesse dans leurs œuvres³⁸ ». S'il reconnaît que « L'art peut être pour nous l'occasion d'un renouvellement total de votre vie intellectuelle et sensible », c'est « en oubliant que l'essentiel de la vie philosophique n'est pas dans la possession de la connaissance, mais dans la recherche continue de cette possession³⁹ ». Cette « recherche continue » où le créateur n'a de maître qu'en lui-même, s'applique à la création et à la perception de l'œuvre d'art. En 1942, Borduas pose la question : « Que s'est-il passé pour que notre manière de goûter une œuvre d'art, de bonne qu'elle semblait être, devienne tout à coup si mauvaise ? ». Sa réponse va dans le sens d'une préoccupation nouvelle formulée dans le milieu intellectuel, littéraire et pictural depuis la Crise de 1929 : « La bonne manière de goûter une œuvre d'art serait d'abord de reconnaître la vie de la mort⁴⁰ ». Art vivant, pensée vivante, littérature vivante : le thème traverse les années 1930 et 1940 et Borduas en donne une définition en 1946 : « L'art, le seul qui m'intéresse, le seul qui soit vivant, est une invention. Non une nouvelle utilisation plus ou moins ingénieuse de formes connues, mais une véritable invention totalement neuve dans sa forme sensible, donc dans la matière qu'elle apporte à l'intelligence⁴¹ ». Parler de ce que l'art apporte à l'intelligence, c'est précisément définir le rapport entre le cheminement esthétique de Borduas et la formulation de ce cheminement dans le *Refus global*. Cet apport à l'intelligence est aussi la conscience que tout arrêt dans l'évolution d'un être est signe de mort ; comme

36. « Refus global », *ibid.*, p. 338, 337, 327-329.

37. Y. LAMONDE, « Être de son temps : pourquoi, comment », dans GINETTE MICHAUD ET ÉLIZABETH NARDOUT-LAFARGE (DIR.), *Constructions de la modernité au Québec*, Montréal, Lanctôt éditeur, 2004, p. 23-36.

38. « Au printemps dernier », *ibid.*, p.172.

39. « Ce destin, fatalement, s'accomplira », *Écrits I*, p. 180.

40. « Au printemps dernier », *ibid.*, p. 174 et « Ce destin, fatalement, s'accomplira », *ibid.*, p. 204.

41. P.-É. BORDUAS à J. Hambleton, fin décembre 1946, *Écrits II*, p.188.

dans l'évolution de l'esprit: « Comment avoir pu croire si longtemps qu'il en fût autrement de la vie de l'esprit?⁴² ». Rester en vie intellectuellement, c'est être de son temps: « Votre culture ne sera complète que le jour où vous serez à l'unisson, au diapason des problèmes les plus avancés des générations présentes⁴³ ».

Le rapport global au passé

Dès 1943, Borduas conçoit le passé comme intoxication pour l'art et pour l'esprit: « La nature nous invite, avec ses mille beautés indiscutables, à une désintoxication. Devant ses merveilles, oublions un moment notre mémoire surchargée⁴⁴ ». Le rapport au passé le place devant un double défi, qui n'est pas sans être paradoxal: « Pour un individu, il est aussi impossible de se conformer à ce qui fut, qu'il lui est impossible de le rejeter⁴⁵ ». Le critère de positionnement ne peut se trouver que dans l'individu, qui, parce que vivant, est dans un temps donné, privilégié: « Seule l'obéissance au meilleur de soi-même, au moment présent, est justifiable⁴⁶ ». L'aventure humaine est là: « Quelle troublante aventure cependant pour un homme adulte (en pleine possession du passé) d'obéir généreusement au présent qui façonne l'imprévisible avenir⁴⁷ ». Le choix du présent investi d'un projet d'avenir est à l'opposé de l'entretien d'un passé devenu « un fruit sec »: « La crainte de perdre pied, d'être seul, la crainte de perdre une parcelle d'un passé déjà lointain, dépassé, qui n'a plus pour lui qu'une valeur sentimentale, lui fait manquer l'occasion d'un contact autrement émouvant avec une réalité neuve. La crainte de risquer sa tranquillité et sa sécurité illusoires lui fait préférer grignoter un fruit sec, encore réel en lui peut-être, mais déshydraté depuis mille ans d'espoirs déçus⁴⁸ ».

Le *Refus global* s'ouvre sur l'idée d'un « attachement arbitraire au passé » et par le constat que pour ce « petit peuple » le « destin sembla durement fixé⁴⁹ » et que « Le passé dût être accepté avec la naissance », mais qu'il « ne saurait être sacré⁵⁰ ». Après son cheminement esthétique – la « pleine possession du passé » de son art –, Borduas peut désacraliser le passé: « Nous sommes toujours quittes

42. « Ce destin, fatalement, s'accomplira », *Écrits I*, p. 180 et 204.

43. *Ibidem*, p. 205.

44. « Manières de goûter une œuvre d'art », janvier 1943, *ibid.*, p. 239.

45. « [La transformation continue] », hiver 1946-novembre 1947, *ibid.*, p. 277.

46. *Ibid.*, p. 278.

47. *Ibid.*, p. 280.

48. « [La transformation continue] », hiver 1946-novembre 1947, *ibid.*, p. 285.

49. « Refus global », *ibid.*, p. 327 et 329.

50. *Ibid.*, p. 343.

envers lui» et dénoncer son impérialisme sur le présent : « Fini l'assassinat massif du présent et du futur à coups redoublés du passé⁵¹ ». J'ignore si l'on a scruté le surréalisme dans le rapport au passé qu'il induit ; chose certaine, en définissant l'automatisme en peinture comme le « caractère de tout geste, de toute œuvre non préméditée⁵² », Borduas refusait toute pré-méditation y compris celle du passé, du passé précisément « dépassé ». Mais comment est-il possible de savoir et de montrer qu'un passé est dépassé ? Borduas fournit une explication en précisant que « Le surréalisme nous a révélé l'importance morale de l'acte non- préconçu⁵³ ». Cet acte non-préconçu, qui suppose la « pleine possession de son passé » en ce que cette possession procure justement la conviction d'être « quitte envers lui », rend dorénavant possible un regard nouveau, actuel sur soi, libéré non seulement de la matière du passé mais de sa manière même, de la forme répétitive qu'il induit. C'est ce qu'il appelle « le pouvoir transformant » du « magique butin magiquement conquis à l'inconnu⁵⁴ ». C'est alors moins le monde qui est transformé que soi-même : « Ce trésor est la réserve poétique, le renouvellement émotif où puiseront les siècles à venir. Il ne peut être transmis que TRANSFORMÉ, sans quoi c'est le gachissement. Que ceux tentés par l'aventure se joignent à nous⁵⁵ ».

Pierre Vadeboncoeur : inscrire la méthode automatiste dans la pensée

Borduas écrivait donc en 1946 que l'art vivant était une « invention totalement neuve dans sa forme sensible, donc dans la matière qu'elle apporte à l'intelligence ». Dans son texte de 1962 qui a donné son titre au recueil de 1963, *La ligne du risque*, où il met en exergue la grande idée de l'abbé Lionel Groulx – « notre maître, le passé » – et l'affirmation de Borduas – « Le passé dut être accepté avec la naissance, il ne saurait être sacré. Nous sommes toujours quitte envers lui » –, et dans ses essais depuis 1951, Pierre Vadeboncoeur a précisément explicité ce que l'art de Borduas apportait à l'intelligence. Non seulement faut-il prendre acte du fait que trois ans après le *Refus global* Vadeboncoeur entreprend de penser et de reconduire le propos de Borduas, mais surtout qu'il tire de ce manifeste une « méthode » pour constituer dans les années 1950 les jalons d'une pensée critique, puis pour baliser avec le dégagement de la signification des expériences de *Cité*

51. *Ibid.*, p. 344.

52. « Commentaires sur des mots courants », publiés avec le manifeste *Refus global*, *ibid.*, p. 301.

53. « Le Surréalisme et nous », 1947, *ibid.*, p. 359.

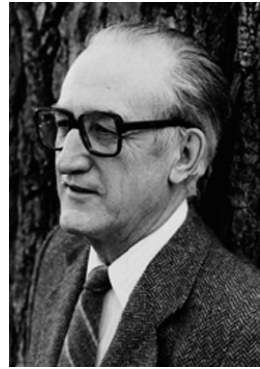
54. « Refus global », *ibid.*, p. 340.

55. *Ibid.*, p. 349.

libre (1950-) et de *Parti pris* (1963-1968) les origines et le sens de ce qu'on appellera la « Révolution tranquille ».

Les premiers textes de Vadeboncoeur pointent du doigt « L'irréalisme de notre culture » : « Nous nourrissons des mystiques, des idéaux, dont la référence au réel ne se fait plus que vaguement : c'est là le trait le plus irritant de notre culture ». C'est ce défaut de réel, de présent qui fait des Canadiens français des « antimodernes » :

L'irréalisme profond est vraiment passé dans notre psychologie. [...] Nous sommes antimodernes au possible; et dans la mesure où la référence constante des modernes aux révélations du réel est de même nature que celle qui a fait surgir les grandes périodes de l'histoire y compris la chrétienne, non seulement sommes-nous antimodernes, mais nous faisons usage d'une méthode spirituelle contraire à la dynamique même de l'esprit, ce qui, pour un peuple qui ne cesse de parler des choses de l'âme, est assez grave, on en conviendra⁵⁶.



Pierre Vadeboncoeur

La « tradition », synonyme de « groulxisme », est « le lieu de notre irréalisme⁵⁷ » et dans « un pays où la tradition est sacrée et la pensée rare, c'est la tradition que l'on charge de représenter à toutes fins le réel ». Cette répétition du même cache précisément l'aliénation qu'elle secrète : « Tout se passe comme si, à la faveur de la présence abstraite de notre idéologie, nous nous fussions oubliés nous-mêmes et que notre histoire, se croyant préservée par la doctrine, se fût déroulée dans la plus parfaite indifférence de ce qu'il pouvait advenir de notre culture réelle, concrète⁵⁸ ». La tradition représente à ce point le réel que la « survivance » est devenue « quelque chose qui se faisait sans nous, qui se faisait presque seul⁵⁹ ».

Pour Vadeboncoeur, Groulx qui a fait du passé un maître, est devenu un maître du passé, un maître dépassé et l'essayiste en est encore à tenter d'identifier un maître du présent : « Nous sommes sans maîtres qui nous eussent parlé de l'âme et de ses énergies extrêmes, et nous sommes sans culture qui nous mettrait, par la seule ambiance, à une exaltante proximité des biens surnaturels, temporels,

56. PIERRE VADEBONCOEUR, « L'irréalisme de notre culture », *Cité libre*, vol. I, n° 4, décembre 1951, cité dans YVAN LAMONDE (DIR.) en collaboration avec Gérard Pelletier, *Cité libre : une anthologie*, Montréal, Stanké, 1991, p. 222 et 223.

57. *Ibid.*, p. 224.

58. P. VADEBONCOEUR, « Pour une dynamique de notre culture », *Cité libre*, vol. II, n° 1-2, juin-juillet 1952, cité dans *ibid.*, p. 231 et 234.

59. P. VADEBONCOEUR, « Critique de notre psychologie de l'action », *Cité libre*, vol. III, n° 8, novembre 1953, cité dans *ibid.*, p. 246.

intellectuels, des biens de poésie, des biens de l'action, des biens du vivre, enfin⁶⁰ ». Formé au ciel des essences et nouvellement confronté aux leçons de « l'art vivant », l'ancien étudiant de Brébeuf découvre ce qu'il faut révolutionner : « Notre culture à venir, que l'on cherche à assurer par des mots d'ordre de fidélité au passé, par une sagesse placide, précautionneuse, et par des formules usées jusqu'à la corde, dépend strictement d'une sorte de révolution psychologique. [...] Il faut être affamé d'existence⁶¹ ». La vie toujours et déjà conçue pour « l'autre » monde et si peu pour « le monde ici-bas » a peu de valeur, peu d'épaisseur de réel : « Nous avons volontiers sacrifié la vie [...]. Nous avons substitué à l'inquiétude de l'esprit un souci comme omnivalent de l'orthodoxie. Il existe chez nous une disposition aisément consentante à tenir la vie pour indifférente. [...] Ayant écarté la vie comme tentation, nous l'avons également écartée comme ferment de l'esprit⁶² ». La « fidélité au passé » pour la fidélité au passé a généré une devise « Je me souviens » où le souvenir se nourrit du souvenir sans qu'on sache de quoi il y a lieu de se souvenir. La pure mémoire de la mémoire :

C'est un fait extraordinaire et profondément significatif, que nous tenions toujours sur nous-mêmes un discours de tout repos, alors que notre culture réclamerait, au contraire, pour recevoir justice, l'action critique la plus intense. [...] La seule fidélité est un titre sans valeur, et nous exigerons plus ou autre chose. Monsieur le chanoine Groulx parle d'une 'crise de la fidélité française', mais ces mots indiquent bien mal l'état de la question, puisque la crise est pour beaucoup dans les fidèles eux-mêmes⁶³.

L'irréalisme explique aussi la teneur du nationalisme ambiant, façonné par « notre maître, le passé », perpétué par le cléricisme et mis à profit par le premier ministre Duplessis : « Le nationalisme, chez nous, est une faible ébauche de mouvement vers le pouvoir. Il ne convoite cependant pas le pouvoir ; il existe comme un pouvoir abstrait et méditatif en marge du pouvoir réel et actif, et chacune de ses recrudescences représente un mouvement instinctif, mais aveugle et tout à fait irrésolu vers le pouvoir »⁶⁴. Pouvoir abstrait qui vient d'une « âme hésitante » : « Le

60. P. VADEBONCOEUR, « Pour une dynamique de notre culture », *Cité libre*, vol. II, n° 1-2, juin-juillet 1952, cité dans *ibid.*, p. 230 ; en 1958, Vadeboncoeur reviendra sur ceux que « we used to call our masters » et quatre ans donc avant « La ligne du risque », il évoquera le « cult of the past, our master », « A Break with Tradition? – Political and Cultural Evolution in Quebec – », *Queen's Quarterly*, vol. LXV, printemps 1958, p. 94.

61. *Ibid.*, p. 235.

62. P. VADEBONCOEUR, « Critique de notre psychologie de l'action », *Cité libre*, vol. III, n° 8, novembre 1953, cité dans *ibid.*, p. 248.

63. *Ibid.*, p. 254.

64. P. VADEBONCOEUR, « Pour une dynamique de notre culture », *Cité libre*, vol. II, n° 1-2, juin-juillet 1952, cité dans *ibid.*, p. 231.

nationalisme est trop nourri des pseudo-disciplines et des influences qui nous valent aujourd'hui une âme hésitante, négative, un abaissement de nos facultés créatrices et un engourdissement considérable par stagnation philosophique et dépersonnalisation de la pensée, il est trop soumis, dis-je, à ces influences, pour faire autre chose que d'entretenir notre infériorité⁶⁵». Cette abstraction de « la fidélité au passé » qui engendre un nationalisme abstrait et un pouvoir abstrait est au cœur de « la psychologie de l'action » des Canadiens français : « Vaincus, trop incertains de notre destinée, minorité, nous avons contracté le pli de ne pas aller au bout de notre volonté. [...] Timides dans le social, timides dans le national, nous sommes ballottés par les puissances en autorité⁶⁶ ». Ne pas aller au bout de la volonté populaire équivaut, pour le peuple dont l'essayiste rappellera l'autorité dans le titre d'un ouvrage de 1965, à se désinvestir « de sa puissance en faveur de la politique ; et la politique, qui jadis le sauvait, aujourd'hui le perd⁶⁷ ». Une conséquence s'impose alors pour Vadeboncoeur et pour nombre d'autres dont les rédacteurs de *Cité libre* : « Prendre parti contre les nationalistes par suite d'une sévérité critique me semblerait le début d'un nouveau stade et le passage à une liberté de jugement à laquelle correspondrait sûrement une nouvelle capacité d'action », une nouvelle psychologie de l'action⁶⁸. Prendre parti contre les nationalistes en 1953, c'est au mieux savoir comment Duplessis a annexé et aplati les aspirations nationalistes à sa première élection en 1936, sinon reconnaître comment il l'a réduit à la répétition des valeurs passéistes auxquelles il l'identifiait.

Penser autrement, penser syndicalement

Pierre Vadeboncoeur est alors conseiller juridique à la Confédération des travailleurs catholiques du Canada (CTCC, 1921) – la future (1960) Confédération des syndicats nationaux (CSN) – qui a mené les grandes grèves, entre autres, de Sorel en 1937 et d'Asbestos en 1949. Cette position est pour lui l'explication du caractère inédit de son regard sur la tradition et la « fidélité au passé » : « Ainsi, le moindre individu lancé dans l'ambiance industrielle, commerçante et urbaine, est, par son comportement, meilleur indice de notre destin que toute l'œuvre du chanoine Groulx ». Le sujet moderne industriel est d'une nature autre que le paysan : « La fidélité était une ligne de force historique pour le paysan, espèce conservatrice et dont l'action était de s'établir à demeure. Pour lui, la fidélité n'était pas simplement un sentiment ; c'était une volonté, l'ordre des

65. P. VADEBONCOEUR, « Critique de notre psychologie de l'action », *Cité libre*, vol. III, n° 8, novembre 1953, cité dans *ibid.*, p. 252.

66. *Ibid.*, p. 243.

67. *Ibid.*, p. 244.

68. *Ibid.*, p. 253.

choses et la direction même de son action. Au contraire, le sujet industriel moderne contemple beaucoup moins les objectifs patriotiques. Ce n'est pas une trahison ; c'est tout simplement que les forces historiques sont autres⁶⁹ ». L'engagement dans le mouvement ouvrier est une des (rares) façons de contribuer à « dissiper l'idéalisme » de la culture canadienne-française⁷⁰. Pierre Vadeboncoeur est conscient qu'il « y a toute la différence au monde entre les tendances politiques profondes et peut-être inconscientes des masses ouvrières, et les gentils programmes des philosophes nationalistes » et que la voie ouvrière n'a pas alors de voix adéquate malgré l'opposition centrale au conservatisme religieux et politique que mène le mouvement syndical : « Il y a un mouvement, mais il est dans les faits, pas encore dans la doctrine. La fermentation de quelques dirigeants de centrales ouvrières, par quoi est-elle représentée dans la somme des idées politiques qui circulent aujourd'hui ?⁷¹ ». Il va même plus loin : le thème de la démocratie « ne pouvant avoir de sens que lié à celui de démocratie économique, demeure, autrement, dénué de force convaincante ». Le socialisme « est une position si nécessaire, aujourd'hui, qu'en son absence la démocratie elle-même ne peut être que futile, la réflexion politique, indifférente, et les œuvres, quelconques⁷² ».

De Borduas à *Cité libre* à *Parti pris*

De 1958 à 1965, Vadeboncoeur, qui a scruté et continue d'explorer la signification du *Refus global* pour lui-même et pour ses contemporains, effectue un retour sur les années de *Cité libre*, lancée en 1950, puis sur le sens de la publication de *Parti pris* dont le premier numéro paraît en 1963. Cette trajectoire d'histoire immédiate est esquissée dans six textes : une conférence faite à Queen's University en 1958, deux contributions à *Cité libre* en 1961, « La ligne du risque » en 1962, une contribution au premier numéro de *Parti pris* en octobre 1963 et un texte qui paraît en 1965 dans *L'autorité du peuple*.

Deux ans après ce qui sera la dernière réélection (1956) de Maurice Duplessis, au pouvoir depuis 1944, Vadeboncoeur lie l'incapacité de penser le présent à l'omniprésence du nationalisme traditionnel : « [...] those who, like me, have experienced the bankruptcy of what is called our « national doctrine » must seek

69. *Ibid.*, p. 256 pour les deux citations.

70. P. Vadeboncoeur, « L'irréalisme de notre culture », *Cité libre*, vol. I, n° 4, décembre 1951, cité dans YVAN LAMONDE (DIR.) en collaboration avec Gérard Pelletier, *Cité libre : une anthologie*, Montréal, Stanké, 1991, p. 227.

71. P. VADEBONCOEUR, « Voilà l'ennemi ! », *Cité libre*, n° 19, janvier 1958, cité dans YVAN LAMONDE (DIR.) en collaboration avec Gérard Pelletier, *Cité libre : une anthologie*, Montréal, Stanké, 1991, p. 307 et 300.

72. *Ibid.*, p. 302 et 306.

a new direction. They do not believe that the Nationalist orientation can ever produce a living culture, a living politics, living men». L'entrée dans le présent passe par le rejet du nationalisme; c'est le moment – bref – où Vadeboncoeur est fédéraliste ou, mieux, antinationaliste: «When Pierre Elliott Trudeau says that Nationalism is essentially conservative, I agree [...]. If we want to revivify our culture, the first thing to do is to orient ourselves to live in the contemporary, total, historical context [...]. But I insist that we must take a view of the whole problem centered upon the demands of the immediate reality⁷³». Cherchant à répondre à la question «Rupture dans la tradition?», Vadeboncoeur note qu'au moment où se multiplient les contacts avec les cultures étrangères, «a number of the most gifted individuals were experiencing a new creativity, derived from a personal freedom to produce a work absolutely original, and foreign, by its very principle, to the received ideas», une créativité qui «represents a revolution in our manner of thinking. The mind which formerly sought only to confirm classic and official position is opening to-day upon the unknown⁷⁴». Cette liberté à l'origine de la créativité qui ouvre sur l'inconnu a conduit à une détestation du connu, de l'archi-connu: «How could this liberty, this capital spirit, this creative disposition, this independence, be compatible with the rule of “integrist fidelity”? How could those who create and question go in the same direction as those who repeat and conform? [...] and the disquieting thing is that the same emancipation which has led them to take full charge of their personal thinking has led them to an attitude of doubt, indifference and even hatred marked forms of fidelity to our past⁷⁵».

Vadeboncoeur revient sur la signification du *Refus global* et de la démarche automatiste dans un court texte de *Cité libre* intitulé «Borduas, ou la minute de vérité». C'est parce qu'il a été vrai que Borduas est le degré zéro de la marche vers le présent, et s'il a été vrai, c'est parce que l'art représente une démarche singulière:

Avoir de la vérité dans nos rapports avec la vérité. [...] L'art, qui est un acte vrai [...] L'art, dont c'est le propre de dénoncer tout compromis, est fait d'actes spirituels absolument vrais et n'ayant pas d'intérêt à ne pas l'être. C'est peut-être le seul domaine où une extrême liberté existe, donc où une extrême vérité peut exister, [...]. Exiger d'abord de n'être que vrai, c'est à peu près le contraire de ce que notre culture demande de nous.

73. P. VADEBONCOEUR, «A Break with Tradition? – Political and Cultural Evolution in Quebec –», *Queen's Quarterly*, printemps 1958, *loc. cit.*, p. 92 et 97.

74. *Ibid.*, p. 99 et 101.

75. *Ibid.*, p. 102.

L'essayiste explicitera le sens de cette démarche de vérité de l'art, mais pour l'heure, la minute de vérité est celle de la conscience: « Borduas est à la source de la conscience des intellectuels depuis quinze ans chez-nous; il est le point de départ et le point central de cette conscience. [...] comment faire une civilisation fondée sur la fausseté des consciences?⁷⁶ ».

Vadeboncoeur commence alors plus explicitement à replier sur la pensée et la culture québécoises le sens du refus global auquel avait mené l'expérience esthétique de Borduas et des Automatistes. Pour rompre avec « notre maître, le passé », la métaphore des racines est évocatrice: « Notre culture est si tyrannique à cet égard que se libérer de l'obsession qu'elle entretient équivaut presque à se déraciner ». Le mot est fort parce qu'il réfère d'entrée de jeu à la question de savoir ce qui reste d'un sujet sans racines. L'essayiste continue d'explorer le processus du refus et de la rupture: « C'est comme s'il fallait faire un saut. *Refus global* part d'une résolution de ce genre: ce fut un saut vertigineux. Un Saint-Denys Garneau, qui au contraire resta sur place, subit lucidement la paralysie de tout son être et finit par mourir ». La question suit: comment et pourquoi le rapport au « maître, le passé » se fait-il sur le mode du déracinement? :

Mais rompre mène à quoi? Rompre est sans doute le premier mouvement auquel notre culture pousse notre liberté, rompre avec tout, rompre avec tous les gardiens de notre orthodoxie globale. Mais rompre est un acte violent, au-delà duquel il y a risque de ne pas retrouver d'assiette. Rompre n'est pas se détacher, car le détachement suit la formation de liens nouveaux. Mais chacun chez nous se trouve plus ou moins dans la situation d'un homme qui a des attaches qu'il ne désire plus mais dont il peut à peine se libérer parce qu'il n'en a pas formé d'autres. [...].

Pourquoi n'y a-t-il pas de liens nouveaux: « La politique nationaliste d'avant 1950, qui était tout entière contenue dans la pensée collective et statique dont je parle, provoquait la liberté de pensée à rompre avec elle d'une manière radicale: par une prise de position anti-nationaliste, voire anti-nationale. Je le sais bien, pour avoir moi-même fait ce pas⁷⁷ ».

76. P. VADEBONCOEUR, « Borduas, ou la minute de vérité de notre histoire », *Cité libre*, janvier 1961, p. 29 et 30; il écrira: « Ce n'est pas par hasard que la seule grande rupture qui ait été suivie d'une œuvre accomplie fut celle de Borduas. Son œuvre positive, étant picturale, utilisait un langage essentiellement libre et contre lequel une dialectique ne pouvait guère avoir de prise. Mais dans son œuvre écrite, quels tourments, combien peu de grâce, quelle violence concentrée, quel poids, et dans sa vie quels avatars! » dans « La revanche des cerveaux », *Cité libre*, n° 37, mai 1961, cité dans YVAN LAMONDE (DIR.) en collaboration avec Gérard Pelletier, *Cité libre: une anthologie*, Montréal, Stanké, 1991, p. 135.

77. P. VADEBONCOEUR, « La revanche des cerveaux », *Cité libre*, n° 37, mai 1961, cité dans YVAN LAMONDE (DIR.) en collaboration avec Gérard Pelletier, *Cité libre: une anthologie*, Montréal, Stanké, 1991, p. 134-135.

La ligne du risque de la liberté intellectuelle

Le texte « La ligne du risque » de 1962 est le point d'orgue de la réflexion de Vadeboncoeur à propos du report de la démarche de Borduas et des Automatistes sur la pensée québécoise, sur l'apport de l'art à l'intelligence. Le texte s'ouvre par un exergue qui contraste Groulx et Borduas, le passé et la liberté à l'égard du passé. Dans le *Refus global*, Borduas avait fait le saut du « risque total dans le refus global ». Dépassant le diagnostic religieux de *Cité libre*, Vadeboncoeur identifie le défi par excellence de la société québécoise : « Notre problème de culture ne pose pas la question de la croyance ou de l'incroyance ; il pose la question de la liberté et celle de la sincérité. C'est le saut dans la liberté qui départagera dorénavant les citoyens : « Une ligne, je le souhaite, divisera désormais notre petit monde ; ce sera celle de l'affirmation, la ligne du risque, la ligne du parti net, la ligne de la réponse sans ambage⁷⁸ ». Le parti pris n'est pas loin.

À l'origine de ce « parti net », Borduas : « Il fut le premier, peut-être, mais sûrement le premier maître à jouer son salut sur le mode majeur des choix de la liberté », à « s'en remettre à l'esprit » : « Personne, ou presque, n'avait été assez spirituel pour tenter enfin une véritable expérience. Borduas s'en est remis complètement à l'esprit. Il a tout joué. Le Canada français moderne commence avec lui. Il nous a donné un enseignement capital qui nous manquait. Il a délié en nous la liberté⁷⁹ ».

Pour Vadeboncoeur, à l'orée de la décennie 1960, cette démarche et cette ligne du risque de « s'en remettre à l'esprit » sont liées au développement de l'esprit critique – « La poussée séparatiste est peut-être symptomatique d'un esprit d'indépendance bien autre que politique. Elle est peut-être un effet de la libération encore relative de l'esprit critique » – et, par contraste, de « l'esprit d'indépendance » : « C'est au nom de la tradition qu'on bandait le ressort nationaliste, mais c'est aussi en son nom qu'on freinait l'indépendance intérieure ». C'est cet esprit de liberté qui fournit, d'ailleurs, pour lui l'explication de son adhésion à un néo-nationalisme concevable, acceptable, après le refus global du nationalisme identifié au passé et à Duplessis :

Il n'y avait plus moyen de rester nationaliste, car c'était crever par le dedans. De fait, beaucoup de jeunes universitaires, particulièrement à Québec, cessèrent de l'être. *Cité libre* fit de son côté la critique du nationalisme et pour ma part je me retournai complètement. Nous ne discernions pas clairement la dialectique d'un échec que nous imputions au nationalisme. Il fallut la montée d'un esprit de liberté

78. P. VADEBONCOEUR, « La ligne du risque », dans *La Ligne du risque*, Montréal, Les éditions HMH, 1963, coll. « Constantes », p. 96 et 98.

79. *Ibid.*, p. 99 et 100.

que nous ne prévoyions guère, accompagnée de la recrudescence nationaliste qui lui était liée en partie, pour permettre à certains de faire les distinctions nécessaires et découvrir les véritables causes de la crise que nous avons vécue⁸⁰.

Dans sa contribution au premier numéro de *Parti pris*, le militant syndical et l'ancien citélibriste qui ne concevait une démocratie que socialiste, trouve la formule la plus claire de la transposition de la sensibilité automatiste à la sensibilité politique nouvelle :

Le fait est que les séparatistes, quant à eux, ne se sont nullement souciés du rythme de l'histoire et qu'ils sont intervenus dans nos affaires avec confiance et audace, produisant les remous et les effets que l'on sait. [...] Elle ne tire pas précisément à pile ou face, mais sa méthode à elle est de multiplier le hasard, d'ajouter autant de causes qu'il se peut dans l'histoire et de faire que, dans ce jeu ainsi accéléré et compliqué, des chances accrues se fassent jour, et que de cette agitation passionnante naissent des concours de circonstances qu'une action trop linéaire ne pourrait jamais provoquer. [...] ⁸¹.

Vadeboncoeur reprend l'idée de la « méthode », explique comment les potentialités du non-linéaire et du hasard multiplié ont façonné une autre façon de penser le présent et l'avenir politiques.

C'est de ce point de vue, celui de l'adhésion à la mouvance *Parti pris*, que Vadeboncoeur commence à faire l'histoire de *Cité libre*, qui fut d'abord et avant tout un projet d'actualisation de la pensée : « Pelletier, Marchand, Trudeau ont analysé une société dont ils voulaient qu'elle prît conscience de son temps, mais dont ils désiraient seulement qu'elle devînt ce qu'elle était. Il n'y avait pas de grandes audaces dans ce qu'ils définissaient pour elle. Il y avait au contraire un parti pris de simplement l'actualiser. C'était un parti pris nécessaire au temps où il se manifesta. Nous avons rêvé cent ans. Le problème, en 1950, était de s'éveiller. Ce n'était pas d'ajouter des rêves aux rêves⁸² ». La méthode de *Cité libre* était autre et la victoire des libéraux en juin 1960 tirait le vin nouveau :

C'est pourquoi l'intérêt de cette revue diminua beaucoup lorsque les idées professées par la plupart des gens devinrent mieux incarnées, comme elles le furent, par exemple, après la victoire des libéraux, par le gouvernement. [Elle] n'a pas engendré de mouvement doctrinal nouveau, ni beaucoup soutenu les mouvements qui commençaient autour d'elle, bien que, par les services qu'elle a rendus à la liberté, elle ait facilité des expressions diverses. Elle a libéré la cité [...] mais ce qu'elle n'a jamais su faire, c'est de lancer des hypothèses nouvelles. [...] Eussent-ils eu l'inspiration d'en proposer, leur méthode même leur eût interdit cela, car les postulats

80. *Ibid.*, p. 106, 107, 108.

81. P. VADEBONCOEUR, « Salutations d'usage », *Parti pris*, n° 1, octobre 1963, p. 52.

82. *Ibid.*, p. 50.

sur lesquels se fonde la prudence de ces hommes d'action, ce sont l'inertie relative des masses canadiennes-françaises, la répugnance de celles-ci à accepter des propositions radicales ou même de simples nouveautés. [...] La vitesse de l'histoire est quelquefois surprenante⁸³.

L'histoire de la génération de *Cité libre* en regard de celle de *Parti pris* se poursuit en 1965 dans *L'autorité du peuple*, en suggérant que la pensée de *Parti pris* était un héritage intellectuel et politique de la démarche automatiste. Pour Vadeboncoeur, les gens de *Cité libre* n'étaient pas dans la mouvance du *Refus global* pourtant paru que deux ans avant le lancement de la revue. Y manquait le sens du « risque » : « Nous étions en 1955. Jacques Perrault, navré de leurs détours et de leur d'audace, tenta de rallier cette génération défaillante, mais vainement, car il n'avait pas affaire à un type d'homme capable d'imaginer la carrière d'un risque⁸⁴ ». Il voit alors clairement comment ce qui s'était produit en peinture avait pu devenir la « méthode » de la pensée critique et créatrice : « Or, on peut dire que nous avons finalement suppléé à la tradition. J'ignore à quel degré, mais ce qui se passe depuis quelques années est à cet égard typique. Nous nous sommes mis à être libres et créateurs, comme cela s'était passé pour la peinture. Cet épisode est assez étonnant. L'histoire consiste quelquefois à prendre le contre-pied du passé ; c'est même le seul recours pour ceux qui n'ont pas de tradition. La fidélité du passé résultait d'une prédication particulièrement inepte pour un peuple qui n'avait pas de tradition. Il fallait faire un saut subit dans l'inconnu, il fallait prendre pour fin ce qui n'avait pas encore de commencement. Cette méthode n'a pourtant pas gagné certaines personnes sur qui tout indiquait au contraire que nous pourrions compter⁸⁵ ».

C'est toujours l'idée du risque qui départage les générations intellectuelles et permet de renouveler l'histoire : « La grande différence entre [certaines personnes], d'une part, et ceux qui ont risqué leur action dans des entreprises comme celles de *Parti-pris*, du RIN [Rassemblement pour l'indépendance nationale], du MLF [Mouvement laïque de langue française], des partis socialistes, c'est que, sans tradition, les premiers ont voulu, d'ailleurs modestement, établir l'habitude d'une réflexion lente, mais réelle, d'une action progressive mais modérée, comme préalable à une histoire renouvelée, comme s'ils cherchaient à suppléer de cette manière à la culture manquante et à nous donner la leçon même que celle-ci précisément faisait défaut de fournir »⁸⁶. *Cité libre* a libéré la société à sa façon sans qu'un sens nouveau de la libération apparaisse une fois cet objectif atteint :

83. *Ibid.*, p. 51.

84. P. VADEBONCOEUR, *L'autorité du peuple*, Montréal, Éditions de l'Arc, 1965, p. 122.

85. *Ibid.*, p. 123.

86. *Ibid.*

Une grande transformation s'est opérée en quelque dix ans. Il peut être intéressant d'essayer de l'interpréter. Le mouvement de *Cité libre* a consisté à découvrir que dans notre société ensevelie sous les traditions il n'y avait plus de tradition. Le mouvement qui a succédé à *Cité libre* a pris pour acquis notre manque de tradition et il a créé de toute pièce des idées et des formations de la manière qui s'impose dans un pays retardé et ne bénéficiant pas d'une initiation suffisante : par de larges affirmations nouvelles et génératrices d'histoire⁸⁷.

La différence a consisté à substituer l'innovation à l'analyse, l'appétit à l'inquiétude :

Avec *Cité libre*, l'analyse avait succédé à la répétition machinale des idées du passé. Avec la génération nouvelle, l'innovation a doublé la simple analyse. *Cité libre* correspondait à une inquiétude ; *Parti-pris* correspond à un appétit. La jeune génération ne nous ressemble guère : elle veut mettre tant de choses nouvelles dans l'histoire qu'il importera peu que celle-ci ait dormi pendant cent ans. Elle profite d'un néant pour essayer de tout bâtir. Elle considère que la réalité, chez-nous, est déjà une table rase et elle construit dessus. Ni le passé, ni la critique du passé ne l'intéresse autant que d'inventer des institutions nouvelles⁸⁸.

Ces nouvelles idées modifiaient du coup la représentation et le rapport à l'histoire, l'actuel devenant générateur d'une histoire autre que celle que la « fidélité au passé » avait construite : « Les Québécois n'ont pas d'histoire. L'histoire, pour nous, est simplement du passé. Il y a peut-être peu de peuples occidentaux si peu pénétrés d'histoire que le nôtre, c'est-à-dire dont le passé soit effectivement si révolu. Ce n'est pas pour rien que notre histoire nous paraît si folklorique et que les images d'Épinal y tiennent une place si considérable ». Avec cette histoire de fidélité garante de la survivance, l'évolution se faisait d'elle-même, le même répétant le même : « Nous n'avons pas d'histoire. D'un autre angle, cette idée signifie aussi que notre histoire est presque sans articulations, ne témoigne guère de passages successifs et opérés par nous-mêmes d'un état à un autre ». La conscience historique était celle du pur souvenir (« Je me souviens »), d'un « Grand Récit » qui n'avait pas besoin d'acteur mais d'un seul maître, le passé. Il fallait re-découvrir qu'il y avait eu d'autres combats, une conscience historique différentielle comme la France s'en est façonné une : « Voilà ce que c'est d'avoir une histoire : c'est de combattre encore côte à côte avec des disparus ou bien triompher encore aujourd'hui avec eux. Il y a, en France, une articulation de la République par rapport à la Monarchie, car il y a eu des victoires sur la Monarchie. Quand on parle de la Monarchie, on sait de quoi l'on parle par rapport à ce qui existe aujourd'hui : on parle de 89 ; on parle de l'absolutisme et du peuple, on se

87. *Ibid.*, p. 125.

88. *Ibid.*

comprend⁸⁹ ». Au Québec, suggère Vadeboncoeur, « Quand on pense à la Rébellion, on a toutes les peines du monde à évoquer Papineau : il faut le déterrer lui aussi⁹⁰ ». Moins « le culte des morts » que la mémoire des combattants.

Vadeboncoeur estime que le Trudeau de *Cité libre* n'était pas héritier du *Refus global* :

On croyait que la liberté ferait d'abord des analyses précises et que, élève appliquée, elle en transcrirait les constatations au propre en vue d'en exécuter tranquillement les conditions. De là est née l'idée de la politique fonctionnelle et cette conception a fait école. La « révolution tranquille » a essayé également de faire cela. Mais la liberté a aussi fait autre chose, elle a très tôt décidé de faire autre chose ; elle a choisi de procéder par intuition créatrice⁹¹.

C'est finalement à lui-même que Vadeboncoeur applique la description de ce processus du saut qualitatif entre *Cité libre* et ce qu'il est devenu en prenant aussi des distances avec la revue :

Par certains aspects, je suis moi-même dans une certaine mesure un homme de *Cité libre*. La principale différence, c'est que, variant davantage le regard, je pouvais considérer aussi comment *Cité libre* eût parlé si elle se fût davantage souciee de ce qui ne se trouvait pas déjà dans nos traditions. Ainsi, je découvrais, par-delà le mur, un domaine qui n'était pas véritablement le nôtre, par exemple, le socialisme. Je me rends mieux compte aujourd'hui de mon appartenance à la génération de *Cité libre*, quand je constate que, devant ceux qui aujourd'hui exercent leur pensée en positif – marxistes, laïcistes, en particulier, – je ne suis pas à l'aise. Ceci n'est d'ailleurs pas complètement vrai ; car si j'appartiens jusqu'à un certain point à *Cité libre*, je me distingue aussi et ma tendance est de m'en distinguer davantage. Mon socialisme, par exemple, ne cesse de s'approfondir et de gagner en autonomie ; il est devenu pour moi générateur de pensées, phénomène qui fait toujours preuve qu'une idée est devenue positive chez quelqu'un. Je dirais la même chose de mon indépendantisme, beaucoup plus récent⁹².

Le passé dénoué

Il faut pour comprendre la démarche de Borduas et sa signification pouvoir comprendre ce qu'il entendait par l'expression « pleine possession du passé ». Il a atteint ce plateau en constatant de façon radicale et coûteuse « l'importance morale de l'acte non préconçu ». Ce constat fut le *terminus ad quem* de sa pleine possession du passé de la peinture, de l'impressionnisme au cubisme à l'automatisme.

89. *Ibid.*, p. 126.

90. *Ibid.*, p. 127.

91. *Ibid.*, p. 131.

92. *Ibid.*, p. 124.

C'est ce cheminement esthétique personnel qui permet de comprendre comment, au moment (vers 1925) où le Québec devient majoritairement urbain, la peinture canadienne-française passe si rapidement du figuratif traditionnel passiste d'un Clarence Gagnon à la non-figuration de Borduas, qui explore par les formes et les couleurs le « butin magique » de l'inconscient. Ce passage demeure très rapide même en tenant compte de la modernité thématique et un peu formelle d'Adrien Hébert et de Marc-Aurèle Fortin. Ce passage est si rapide qu'on a parfois l'impression d'un court-circuitage ; mais rien n'est arbitrairement sauté, gommé.

C'est parce qu'il était à jour dans sa connaissance et sa représentation du passé de son art que Borduas a pu et su regarder le passé de son art et le sien propre, prendre acte du fait que son passé l'avait intoxiqué, que l'attachement à ce passé était arbitraire et qu'il « ne saurait être sacré ». Le refus de cet arbitraire au profit d'une coupure des ponts a eu un prix, celui de la levée des peurs – silence, isolement –, rupture d'autant plus difficile et coûteuse qu'elle fut rare.

Pendant une quinzaine d'année, Pierre Vadeboncoeur a éprouvé sur sa propre intelligence ce que la démarche artistique, intellectuelle et affective de Borduas avait pu apporter. Il a pu voir que Borduas venait d'un horizon inédit, l'art, parce qu'il était lui-même d'un milieu inédit, le syndicalisme. Il a pu déplier sur l'actualité intellectuelle et politique l'incidence de la démarche de Borduas parce que de 1950, de *Cité libre*, jusqu'en 1963, à *Parti pris*, il fut partie prenante d'une marche à la liberté qui lui fit voir cette chose essentielle et pionnière : Borduas avait délié en nous la liberté. Si bien qu'en plaçant en exergue de son texte de 1962, « La ligne du risque », les figures paradigmatiques de Groulx et de Borduas, il balisait l'évolution qu'il fallait nommer en explicitant la « méthode » par laquelle il était possible de dénouer le passé. Pierre Vadeboncoeur a intellectuellement créé son propre acte non-préconçu – l'essai l'aidant à essayer ses intuitions – en montrant comment le défaut de réel, de présent et la vacuité de la fidélité au passé font de la répétition anasthésique du même la ligne non risquée de la tradition.

Pierre Vadeboncoeur a permis de penser que et comment Borduas avait été la voie d'un dénouement, celui de « notre maître, le passé » en celui de « notre maître, le présent ».

Hélène Lacombe